

tait plus; néanmoins ce ne fut qu'après deux années de correspondance et après avoir commencé des démarches juridiques, qu'elle rentra en jouissance de son bâtiment, où Pestalozzi avait laissé une servante et ses collections d'histoire naturelle. Le reste du mobilier avait été vendu.

C'est donc avec quelque raison que Schmid a pu attribuer au Conseil d'Etat vaudois la fermeture de l'institut d'Yverdon<sup>1</sup>.

Dans les premiers jours de mars 1825, Pestalozzi partit avec Schmid, et alla chercher un asile chez son petit-fils Gottlieb, à ce Neuhof qu'il avait créé et qui avait été le théâtre de ses premiers essais pour le relèvement du peuple.

Quelques biographes racontent que Pestalozzi voulut emmener avec lui à Neuhof les élèves qui lui restaient au château d'Yverdon, et qu'aucun d'eux ne consentit à le suivre. De son côté, la municipalité, dans un mémoire adressé au Conseil d'Etat, affirme que quelque temps déjà avant la fermeture de l'institut, il n'y restait plus un seul élève. Et cependant, comme nous le verrons plus tard, il est certain que Pestalozzi emmena avec lui à Neuhof quatre de ses anciens élèves.

L'institut d'Yverdon avait duré vingt ans, il avait joui d'une prospérité inouïe; il ne cessa d'exister qu'après être tombé au dernier degré d'abaissement.

<sup>1</sup> Dans sa brochure : *Pestalozzi und sein Neuhof*. Zurich 1847.

## CHAPITRE XVI

### Dernières années de Pestalozzi.

Retiré à Neuhof, il écrit ses derniers ouvrages et fait bâtir une école de pauvres; ses mémoires lus à la société helvétique à Langenthal et à celle des amis de l'éducation à Brugg; dernier monument de sa tendresse pour les pauvres; pamphlet de Biber; mort de Pestalozzi; ses obsèques; son tombeau actuel.

Pestalozzi touche à ses quatre-vingts ans; il a perdu ses dernières espérances avec ses dernières illusions; il subit cette terrible épreuve dont l'idée seule l'avait fait frémir, et qui lui avait paru impossible à supporter: il survit à son œuvre. Il a vu s'évanouir le rêve de toute sa vie, cet idéal qu'il poursuivait dès son enfance, qui était sa seule passion, ses amours, l'objet de sa foi, presque sa religion, et auquel il avait tout sacrifié.

Le voilà avec le maître qu'il s'est donné, et qui le conduit comme un enfant. On ne peut douter que cette tyrannie de Schmid ne lui fût dure; il s'y était soumis volontairement, il est vrai, mais comme à une fatale nécessité, qui lui était imposée, et par sa reconnaissance, et par l'intérêt de son œuvre. Déjà dans son discours du 12 janvier 1818, il avait avoué qu'il connaissait bien les défauts de Schmid et qu'il en souffrait souvent.



On pourrait croire que tant de malheur, tant de déception, tant d'assujettissement, auraient abattu le courage du vieillard, auraient éteint l'activité et l'originalité de son génie. Il n'en fut rien.

A peine arrivé à Neuhof, il se mit à l'ouvrage avec une activité inconcevable. Il écrivit d'abord son *Chant du cygne*, l'une de ses productions les plus remarquables, et qu'on peut considérer comme son testament pédagogique; puis ses *Destinées* (Meine Lebensschicksale), livre dans lequel il raconte les vicissitudes de sa vie en s'accusant lui-même d'avoir causé tous ses malheurs, et en s'efforçant de justifier Schmid, quelquefois au dépens de Niederer. Nous aurons bientôt à rendre compte de ces deux publications. En même temps il en préparait d'autres : une cinquième partie de *Léonard et Gertrude*; un nouveau manuel pour guider les mères dans l'instruction à donner à leurs enfants jusqu'à l'âge de sept ans, car il n'était point satisfait du *Livre des mères* tel qu'il a été publié; enfin une série d'exercices élémentaires destinés à faire apprendre le latin aux enfants comme ils apprennent leur langue maternelle.

Tout ce travail de cabinet ne lui faisait pas négliger son projet d'une école de pauvres; il voulait réaliser enfin cette entreprise de sa jeunesse, et dans les mêmes lieux où il l'avait essayée cinquante ans plus tôt. Dans ce but, il fit commencer dès son arrivée la construction d'un nouveau bâtiment approprié à son but.

Tandis qu'on bâtissait, trop lentement au gré du vieillard, celui-ci aimait à passer des heures à l'école du village de Birr pour y donner des leçons aux petits enfants; il trouvait aussi un grand plaisir à visiter les paysans, ses anciennes connaissances, à les interroger sur leur famille et sur leur position, à leur porter ses conseils et ses exhortations.

Pestalozzi, retiré avec Schmid à Neuhof, chez son

petit-fils Gottlieb, qui vivait avec sa femme et deux enfants, avait encore quatre élèves qui l'avaient suivi d'Yverdon, et dont deux lui avaient été envoyés de Cadix. Il cherchait à propager sa méthode en France, en Angleterre, en Espagne et en Portugal; c'est dans ce but que Schmid se rendit alors à Paris et à Londres, et que le vieillard projetait la publication d'un journal en langue française.

Tous ces détails nous sont fournis par Henning, ancien élève prussien de l'institut d'Yverdon, alors devenu directeur d'une école normale, et qui visita Pestalozzi à Neuhof au mois d'août 1825. Voici comment il rend compte de ses impressions :

« Il y avait treize ans que je ne l'avais vu; je le trouvais vieilli sans doute, mais en somme peu changé, toujours actif et fort, toujours simple et ouvert; son regard était toujours le même, amical et plaintif; son ardeur pour le bonheur des hommes, particulièrement pour l'éducation des petits et des pauvres, était encore aussi vive que treize ans auparavant... Malgré la chaleur, Pestalozzi m'accompagna à Lenzbourg, et gravit vaillamment avec moi les quelques centaines de marches qui conduisent au château, séjour de l'institut d'éducation de Lippe<sup>1</sup>. D'après la vivacité de sa parole et la vigueur de tous ses mouvements, je pouvais espérer que le terme de son existence terrestre était encore éloigné. J'avais le cœur ému lorsqu'à Lenzbourg je pris congé du bon père Pestalozzi. Je n'oublierai jamais les heures que j'ai eu le bonheur de passer près de lui. »

On voit, par ce qui précède, que Pestalozzi, quoique soumis aux volontés de Schmid pour ses affaires économiques, pour sa vie extérieure et matérielle, poursuivait librement jusqu'en ses derniers jours l'œuvre philanthropique de toute sa vie.

Le 3 mai 1825, Pestalozzi assista à la réunion de la

<sup>1</sup> Lippe avait été instituteur à Hofwyl et le bras droit de Fellenberg.



société helvétique à Schinznach. Il y fut accueilli avec les plus grands égards et nommé président pour l'année suivante. Au banquet qui suivit la séance, il porta un toast « à la société qui ne brise pas le roseau froissé et n'éteint point le lumignon qui fume encore. »

Le 26 avril 1826, la société se réunit à l'hôtel de l'Ours, à Langenthal. Pestalozzi avait préparé un discours qui y fut lu par le ministre Schuler, de Aerlisbach, et imprimé dans l'édition Cotta de ses œuvres. Nous rendrons compte de cet écrit remarquable, dans lequel l'auteur aborde les questions sociales qui s'imposent à nous aujourd'hui.

Pendant l'été de la même année, Pestalozzi et Schmid allèrent visiter l'institut des orphelins fondé par M. Zeller, à Beuggen, sur la rive droite du Rhin, près de Rheinfelden. Zeller dirigeait son établissement avec beaucoup de zèle et de talent; il suivait en général la méthode d'enseignement de Pestalozzi; mais il lui reprochait de ne voir dans l'éducation qu'une œuvre de développement, comme si chez l'enfant tout était bon; tandis que lui-même était de ces chrétiens qui croient que les dispositions naturelles de l'enfance sont toutes mauvaises. Dans son ardeur religieuse, Zeller aimait le dogmatisme autant que Pestalozzi le redoutait.

Malgré ces divergences, le vieillard fut reçu à Beuggen avec tous les témoignages possibles d'estime et de respect. Les enfants chantèrent une poésie de Goethe, déjà citée dans *Léonard et Gertrude*, et qui s'appliquait bien aux tristes circonstances de l'hôte qu'on voulait honorer; puis ils lui offrirent une couronne de chêne; mais Pestalozzi la refusa en disant, les larmes aux yeux: « Je ne mérite pas cette couronne; laissez-la à l'innocence! »

Le 21 novembre de cette même année 1826, la société des amis de l'éducation se réunit à Brugg. Pestalozzi assistait à la séance; il y fit lire, par son voisin le pas-

teur Steiger, de Birr, un mémoire qu'il avait préparé sur « les moyens les plus simples par lesquels on peut élever les enfants au foyer domestique, dès le berceau jusqu'à l'âge de six ans. » Puis lui-même prit la parole pour ajouter de nouveaux développements, et il parla avec tant de chaleur, avec tant de zèle pour son idée et d'amour pour l'enfance, qu'il semblait avoir retrouvé toutes les forces de sa jeunesse.

C'était la compassion pour les pauvres qui avait inspiré à Pestalozzi les premiers efforts de son adolescence; ce sentiment continua à l'exciter jusqu'à son dernier soupir. Aux approches de l'hiver, il voyait avec chagrin le renchérissement du bois de chauffage, qui ne permettait pas à tous ses voisins d'en faire une provision suffisante pour la mauvaise saison; il redoutait pour bien des ménages la souffrance et les maladies, et il cherchait un moyen économique de les prévenir. Il pensa que ces pauvres gens passeraient leur hiver dans des conditions hygiéniques bien plus favorables, si le sol nu de leurs chaumières était recouvert d'abord d'une couche de gravier pour éloigner l'humidité, puis d'une, deux ou trois nattes de paille. Ce moyen lui paraissait à la portée de chaque paysan; mais il ne se bornait pas à le leur conseiller, il voulait leur en donner l'exemple en en faisant l'expérience lui-même.

Dans ce but il choisit pour lui, dans sa maison encore inachevée, une chambre sans plancher au rez-de-chaussée, et il se mit à y jeter du dehors, par la fenêtre ouverte, de petites pierres dont il avait rempli ses poches; alors son petit-fils fit amener quelques voitures de gravier qui furent déchargées devant la fenêtre. Le vieillard ne voulait pas que personne lui aidât, et au mois de décembre on le voyait encore, agenouillé dans la neige, prendre le gravier de ses mains tremblantes, et le jeter dans la



chambre. Enfin les rigueurs de la saison et la diminution des forces de Pestalozzi vinrent interrompre un travail qu'il ne devait pas reprendre. Longtemps après sa mort on vit encore devant cette fenêtre ce tas de gravier, comme un monument de son amour pour les malheureux.

Ces derniers faits sont racontés par M. Lippe, qui, du château de Lenzbourg qu'il habitait, venait souvent à cette époque visiter Pestalozzi à Neuhof.

Pendant le malheureux vieillard avait encore à subir un chagrin plus cuisant que tous les autres, et celui-ci devait le mettre au tombeau.

En écrivant ses *Destinées* sous l'inspiration de Schmid qu'il voulait justifier, Pestalozzi s'était laissé emporter à de fâcheuses exagérations; il avait été injuste envers les anciens collaborateurs qui l'avaient abandonné. Niederer surtout en avait été profondément blessé et avait exhalé ses plaintes à Yverdon avec toute la violence de son caractère. Ses griefs avaient été recueillis avidement par un nommé Edouard Biber, Wurtembergeois, employé à la pension fondée par Krusi. Ce Biber était arrivé à Yverdon après le départ de Pestalozzi, n'y était resté qu'un an, puis avait été à Saint-Gall, où il écrivit, pour la justification de Niederer, un vrai pamphlet, intitulé : *Mémoire pour servir à la biographie de Henri Pestalozzi et à l'intelligence de son nouvel ouvrage : Mes destinées, etc.* Ce Biber était un homme sans tact et sans cœur; son livre n'est qu'une longue insulte adressée au vénérable philanthrope qui, après s'être dévoué jusqu'à quatre-vingts ans pour le bonheur des hommes, finissait ses jours dans l'infortune. Il attaquait Pestalozzi dans son caractère, dans sa religion et dans sa doctrine éducative. Dans quelques passages de ce pamphlet, on reconnut des boutades sorties de la bouche de Niederer aux moments de sa colère; 1

n'en fallut pas davantage pour qu'on le crût collaborateur, ou du moins instigateur de cet écrit infâme, dont il fut révolté plus que personne dès qu'il le connut. Malgré les nuages qui s'étaient élevés entre Pestalozzi et Niederer, celui-ci n'a jamais cessé de témoigner de son respect et de son admiration pour son ancien maître; et cependant c'est à lui que le pamphlet de Biber a fait le plus de tort, car des biographes tout récents lui en attribuent encore la responsabilité.

On comprend la douleur de Pestalozzi lorsqu'il se vit ainsi attaqué dans tout ce qu'il avait de plus cher, dans son œuvre même. Mais quand, dans un journal de Zurich, à la suite d'un compte rendu de l'ouvrage de Biber, il lut la phrase suivante : « Il paraît que Pestalozzi fait comme certains animaux, qui se cachent sous le poêle lorsqu'on leur montre le bâton, autrement il répondrait à ces attaques, » alors il fut exaspéré et s'écria : « Non, à présent, je ne puis plus le supporter. »

Profondément ébranlé par ce coup terrible, il tomba malade, et dut garder le lit; il fit appeler son médecin, le docteur Stæbli, de Brugg, et lui dit : « Je sens que ma mort approche; mais il me faut encore six semaines pour réfuter ces honteuses calomnies. »

Le docteur chercha à le rassurer, tout en lui défendant de travailler dans l'état où il était. Mais le vieillard ne tint aucun compte de cette prescription; il se mit aussitôt à l'ouvrage, abusant du peu de force qu'il lui restait, jusqu'à ce que la plume lui tombât des mains.

On a retrouvé sur sa table une page qu'il écrivit pendant ces jours de fièvre; en voici la traduction :

« Ah! je souffre d'une manière inexprimable! aucun homme ne pourrait comprendre la douleur de mon âme. On méprise, on bafoue le vieillard faible et infirme; on trouve qu'il n'est plus bon à rien. Ce n'est pas pour moi que je m'en afflige, mais c'est pour mon idée, qu'on mé-



prise aussi et qu'on hait! on foule aux pieds ce que j'ai de plus sacré, l'œuvre que j'ai poursuivie pendant toute ma longue et douloureuse vie. Mourir n'est rien; je meurs volontiers, car je suis fatigué et je voudrais enfin trouver le repos; mais avoir vécu, avoir tout sacrifié et n'être parvenu à rien, voir son œuvre ruinée et descendre avec elle au tombeau, oh! c'est effroyable, je ne saurais l'exprimer; je voudrais pleurer, mais les larmes ne viennent plus.

» Et mes pauvres, les pauvres opprimés, méprisés et repoussés! pauvres gens, on vous abandonnera, on vous bafouera comme on fait de moi. Le riche, dans son abondance, ne pense point à vous; il pourrait tout au plus vous donner un morceau de pain, rien de plus; car lui-même est pauvre, il n'a que de l'or! Quant à vous inviter au banquet spirituel, et à faire de vous des hommes, on n'y pense point encore, et l'on n'y pensera pas de longtemps! Mais Dieu qui est au ciel, Dieu qui pense aussi à ses passereaux, Dieu ne vous oubliera pas et vous consolera, de même qu'il ne m'oubliera pas et qu'il me consolera.»

Cependant, en voulant toujours écrire, malgré sa faiblesse et ses souffrances, plusieurs fois le vieillard avait pris froid; c'est là ce qui parut causer la gravité de la maladie qui devait l'emporter: c'était la gravelle. Les douleurs étaient vives, elles exigeaient des soins chirurgicaux très fréquents; c'est pourquoi le docteur voulut avoir le malade auprès de lui, à Brugg.

Gottlieb Pestalozzi alla louer une petite chambre au plain-pied de la maison de Mme la veuve Beck, dans le centre et dans la rue principale de la petite ville<sup>1</sup>; quand tout fut préparé pour le recevoir, il y transporta le vieillard, bien empaqueté, dans un traîneau fermé, car la terre était couverte d'une épaisse couche de neige; c'était le 15 février 1827.

<sup>1</sup> Depuis lors, des reconstructions ont bien changé l'état des lieux; la chambre mortuaire de Pestalozzi est aujourd'hui le bureau de poste.

Le lendemain, 16, M. Lippe arriva de Lenzbourg pour voir son vieil ami; mais le malade était déjà sans connaissance; il avait près de lui la femme de son petit-fils, qui, assistée de deux garde-malades, ne le quitta plus et le soigna jusqu'à la fin avec le plus affectueux dévouement. Le matin du même jour, veille de sa mort, une crise d'affreuses douleurs lui avait donné le délire et depuis midi il cessa de parler.

Le lendemain, à quatre heures du matin, la crise était passée, le malade retrouva sa tranquillité et sa sérénité d'esprit; il arrangea lui-même son lit, et parla pendant près d'une heure à tous les siens qui l'entouraient.

« Mes enfants, leur dit-il, vous ne pouvez pas exécuter mon œuvre, mais vous pouvez faire du bien autour de vous; vous pouvez donner aux pauvres des terres à cultiver. Pour moi, je vais bientôt lire dans le livre de la vérité. Je pardonne à mes ennemis; puissent-ils trouver la paix, maintenant que je vais à l'éternelle paix! J'aurais volontiers encore vécu six semaines pour achever mon travail; et cependant je remercie Dieu de ce qu'il me retire de cette vie terrestre. Vous, mes enfants, restez paisiblement à Neuhof, et cherchez votre bonheur dans le cercle de la famille<sup>1</sup>. »

Vers six heures le docteur Stæbli arriva; il vit que la fin approchait. Il n'y eut aucune agitation, aucune agonie.

A sept heures et demie, Pestalozzi respira pour la dernière fois, le sourire sur les lèvres, « Il semble sourire à l'ange qui vient le chercher, » dirent les témoins.

Pestalozzi laissait un arrière-petit-fils âgé de trois ans, qui est aujourd'hui le colonel Charles Pestalozzi,

<sup>1</sup> Plusieurs biographes font tenir ce discours au malade avant d'avoir quitté Neuhof. Sur ce point, nos recherches n'ont rien pu prouver. Nous avons admis l'opinion qui nous inspirait le plus de confiance.



professeur à l'école polytechnique de Zurich. Ce dernier raconte qu'il a souvent entendu parler à sa mère des derniers jours de son bisaïeul; elle ne pouvait assez dire combien il avait été admirable dans sa maladie; patient dans ses plus vives souffrances, serein et affectueux dès qu'il avait un moment de répit, toujours bon et facile, content et reconnaissant des moindres soins, joyeux enfin au moment d'expirer.

Le 19, les restes mortels du grand philosophe ami des pauvres furent confiés à la terre au village de Birr, près de Neuhof. La nouvelle de sa mort était à peine parvenue à Aarau; on ne croyait pas que l'enterrement aurait lieu sitôt; les communications étaient presque interceptés par la neige. Ces circonstances empêchèrent beaucoup d'amis et d'admirateurs de Pestalozzi d'assister à la cérémonie funèbre, mais les habitants du voisinage s'y trouvèrent en grand nombre.

Le cercueil était porté par des maîtres d'école, suivi par Gottlieb avec un petit nombre de parents et d'amis; les enfants et les paysans du village complétaient ce modeste cortège, qui fut reçu par le chant d'un cantique entonné par environ quatre-vingts instituteurs primaires de la contrée, réunis au cimetière de Birr. Le pasteur Steiger dit dans son discours funèbre: « Si jamais il fut grand, ce fut dans ces derniers jours. Oh! pourquoi chacun n'a-t-il pas pu être témoin de sa patience et de sa résignation dans les souffrances, de la confiance avec laquelle il abandonnait ce monde et tous les souhaits qu'il y avait formés! » Cette cérémonie simple et touchante fut terminée par un chant de circonstance qu'avait composé le pasteur Frölich.

Quand on avait demandé à Pestalozzi quel monument on pourrait lui élever, il avait répondu: « Une pierre des champs toute brute, car moi-même je n'ai pas été autre chose. » Il avait désiré être enterré près de l'école de Birr, sans pompe et n'ayant pour cortège

que des enfants pauvres et des paysans. Cette dernière volonté fut accomplie.

Pestalozzi avait été inhumé près de l'église, et du côté de la maison d'école qui borde le cimetière, fort peu large en cet endroit. Un rosier marquait seul la place, et cet état de choses dura dix-neuf ans.

Enfin, quand on dut reconstruire le bâtiment scolaire de Birr, le grand conseil du canton d'Argovie voulut que la patrie s'acquittât de sa dette envers son immortel bienfaiteur et il décida l'érection d'un monument funèbre en l'honneur de Pestalozzi. On y consacra toute la face latérale de la nouvelle école qui touche au cimetière et qui n'est distante que de quelques pas de la fosse primitive.

L'inauguration en eut lieu solennellement le 12 janvier 1846, centième anniversaire de la naissance de Pestalozzi. Le conseil de l'instruction publique y assistait, ainsi que les commissions d'écoles, de nombreux délégués des autorités de divers cantons et une foule d'amis et de curieux. Les chants de diverses sociétés chorales alternaient avec le son des cloches pendant qu'on enlevait le cercueil de sa première fosse, qu'on l'ornait de guirlandes et qu'on le descendait dans la nouvelle tombe<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le même jour, on inaugurait aussi un autre monument plus digne encore de celui qui avait porté les pauvres dans son cœur jusqu'à son dernier soupir.

Les amis de Pestalozzi avaient pensé que le meilleur moyen de célébrer son jubilé était de fonder enfin à Neuhof cette école de pauvres qui avait été le rêve de toute sa vie. Un appel imprimé, répandu en Suisse et à l'étranger avait d'abord amené d'abondantes souscriptions; mais cet élan avait été bientôt paralysé par les discordes politiques et religieuses qui troublaient alors la Confédération. Hors d'état d'acheter le domaine de Neuhof, le comité avait été obligé de commencer cette œuvre dans une petite propriété louée de l'Etat d'Argovie, à Olsberg près de Rheinfelden.

C'est là que, sous le nom de *fondation Pestalozzi*, est établie une école rurale de pauvres pour les deux sexes, dans laquelle les catholi-



Le monument est simple et digne ; sur le devant, le sol est recouvert de dalles de pierre et entouré d'une grille en fer. Au milieu de la façade, dans une niche, on voit le buste de Pestalozzi ; au-dessous on lit l'inscription suivante :

ICI REPOSE

HENRI PESTALOZZI ;

NÉ A ZÜRICH LE 12 JANVIER 1746,  
MORT A BRUGG LE 17 FÉVRIER 1827.

» Sauveur des pauvres à Neuhof, à Stans père des orphelins, à Berthoud et à Munchenbuchsée, fondateur de l'école populaire, à Yverdon éducateur de l'humanité, homme, chrétien, citoyen. Tout pour les autres, pour lui rien. Paix à ses cendres !

A NOTRE PÈRE PESTALOZZI  
L'ARGOVIE RECONNAISSANTE.

ques et les protestants forment deux familles séparées. On doit y joindre une école normale propre à former des directeurs pour des institutions semblables, et un établissement destiné à régénérer les enfants vicieux.

La Suisse romande aurait dû avoir aussi sa *fondation Pestalozzi*. Un appel daté d'Yverdon avait été bien accueilli, et le succès paraissait assuré ; mais dans le canton de Vaud, par suite de la révolution de 1845 et de la démission des pasteurs, les partis étaient tellement hostiles que chacun d'eux voulait avoir la direction de l'établissement, se défiant de la tendance politique et religieuse de l'autre parti. C'est pourquoi il fut impossible de s'entendre, et l'entreprise échoua.

### Les derniers écrits de Pestalozzi.

*Le Chant du cygne ; Mes destinées ; Discours* lu à Langenthal.

Nous n'avons pas voulu interrompre le triste récit qu'on vient de lire, pour rendre compte des ouvrages écrits par Pestalozzi pendant les deux dernières années de sa vie ; ce sont : *Le Chant du Cygne ; Mes destinées ;* et le *Discours* prononcé à Langenthal comme président de la Société helvétique.

Le *Chant du Cygne* et les *Destinées* ne devaient former qu'un seul ouvrage ; mais bientôt l'auteur comprit qu'il fallait les séparer, et il eut cent fois raison : le premier aurait beaucoup perdu à être mêlé avec le second.

On trouve, dans la biographie de Pestalozzi par J. Paroz, un résumé intéressant du *Chant du cygne*, sous la forme d'un discours mis dans la bouche de Pestalozzi ; mais une pareille recomposition a nécessairement quelque chose de trop factice, de trop arbitraire pour laisser une pleine indépendance au jugement du lecteur. Nous croyons qu'il vaut mieux y renoncer et laisser parler l'auteur lui-même. C'est par une suite de citations renfermant toutes les idées principales que nous chercherons à faire connaître ce suprême appel que l'octogénaire adressait en vain à ses contemporains, mais dont la postérité pourra profiter.